

Un Témoignage : HIROSHIMA

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE.

Fondé en 1895 par Louise MICHEL et Sébastien FAURE

Cinquante-quatrième année. — N° 197

VENDREDI 7 OCTOBRE 1949

Le numéro : 10 francs

Queuille balance...
le grand Charles
attend...

L'Ane de Buridan

PENDANT une quinzaine de jours, nos ministres ont discuté ferme autour du problème salaires-prix, chacun ayant la prétention de le résoudre à sa manière. Il n'est pas ici de notre propos d'examiner l'aspect économique de cette « crise à froid », mais uniquement l'attitude curieuse des socialistes et des modérés, les premiers devenant « libéraux », les autres « dirigeants ».

En effet, le relâchement du contrôle des salaires par l'Etat est une atteinte à un des principaux piliers de toute politique antilibérale. Par contre, leur libre discussion, ainsi que la liberté des prix, est le but que se proposent d'atteindre tous ceux qui se flattent de pouvoir opérer un retour vers les âges défunt du capitalisme pur.

Mais cela est un principe. Les libéraux d'aujourd'hui, soutenus par les « stabilisateurs » genre Queuille, n'entendent diriger leurs efforts que dans une seule direction : celle des prix.

Et leur émotion fut profonde de constater que les socialistes, rompant une si longue fraternité gouvernementale, s'étaient délibérément rangés dans le clan des trublions. Et lorsque Moch déclara qu'il ne fallait plus compter sur lui pour matraquer les travailleurs, sans doute la consternation fut-elle portée à son comble.

On n'y comprenait d'ailleurs plus rien. Les uns étaient « dirigeants pour les salaires et libéraux pour les prix, les autres avaient une position inverse. Queuille cherchait une impossible synthèse entre la hausse inévitable due à la dévaluation et la baisse autoritaire. Cette synthèse est trouvée. Du moins on nous l'affirme et il paraît même que ces messieurs peuvent se regarder sans rire !

De cette pantalonnade, retenons une chose. La S.F.I.O., songeant aux élections, découvre brusquement que de nombreux travailleurs ne gagnent pas de quoi manger à leur faim et saute sur l'occasion pour redorer un blason de plus en plus maculé par les doigts sales des Moch, des Guy Mollet, Blum et Cie.

Après avoir trempé dans toutes les combinaisons ministérielles les plus louches, et comptant dans ses rangs un Ramadier, elle veut quand même poser en « défenseur du peuple » et satisfaire ainsi sa filiale : F. O.

Quant au chef du Gouvernement, au milieu de ces agitations, il reste à peu près immobile, ne sachant s'il doit mordre à droite ou à gauche.

Comme l'âne de Buridan, entre son seau d'eau et son picotin d'avoine, il finira sans doute par se dessécher complètement, si toutefois le Parlement dès la rentrée l'y autorise. Et cela est peu probable. La faim et la soif sont intenses du côté de M. Reynaud, où l'on sait ce que l'on veut.

Le picotin d'avoine et le seau d'eau sont bien tentants et, plutôt que de les abandonner pour un retour anticipé devant les électeurs, gageons, le cas échéant, que des successeurs sauront parfaitement s'en accommoder.



M. le Ministre va-t-en guerre contre les atrocités

M. Coste-Floret, au cours d'un exposé sur l'Indochine fait au Conseil des Ministres, aurait abordé la question des atrocités commises au Viet-Nam par les troupes d'occupation.

Bien entendu, il aurait fait état d'ordres formels du commandement militaire qui auraient contribué à faire à peu près disparaître de tels faits, et d'une enquête en cours qui permettrait de supprimer les abus pouvant encore subsister. Ces abus (admirons le terme !) auraient même été sévèrement punis depuis longtemps puisque sanctionnés par des condamnations à mort suivies d'exécution de soldats du corps expéditionnaire.

Comme le fait remarquer Combat, qui relate ces déclarations, il en résulte que « les protestations élevées de tous côtés contre de telles atrocités étaient motivées, et les démentis officiels superflus. »

Il n'y a pas d'autre lieu de s'illustrer sur la valeur des belles promesses ministérielles. Personne n'ignore ni même ne peut faire semblant d'ignorer qu'une des habitudes les plus invétérées des autorités supérieures consiste à nier ce qui les gêne ou lorsque de telles négociations sont par trop impossibles, à minimiser les faits, à promettre des enquêtes et, comblé de l'art, à an-

noncer des mesures déjà prises destinées à empêcher le renouvellement de « ces faits regrettables ».

Comme preuve de sa bonne foi, on brandit même triomphalement les sanctions déjà prises.

Il me semble déjà avoir entendu parler, il y a peut-être sept ou huit ans, de sanctions prises contre des soldats allemands coupables de crimes contre des civils français. Cela suffisait-il pour éliminer la responsabilité du gouvernement et du haut commandement hitlérien dans les fusillades, tortures, massacres et déportations ?

Puisque M. le Ministre croit pouvoir se laver du sang des Annamites massacrés et torturés, grâce à celui de soldats fusillés, il pourrait peut-être publier les noms des condamnés et leurs grades.

Certaines enquêtes et en particulier celle de « Témoignage Chrétien » ont signalé des faits précis où il ne s'agit pas de vulgaires « exagérations » de simples soldats, mais de systèmes organisés où les coupables sont des gradés et même des officiers.

Nous ne sommes pas de ceux qui se gargarisent du sang des bourreaux, nous ne réclamons pas des poteaux d'exécution, cela ne résoud rien. Nous voulons simplement savoir si M. Coste-Floret est de bonne foi ?

Les simples soldats, les sous-officiers et

les officiers subalternes qui ont pratiqué eux-mêmes ou ordonné les atrocités en cause ne sont pas les seuls coupables ni même les plus coupables : que doit-

(Suite page 2, col. 1.)

Scandale de l'école libre à la Grand'Combe

MINEURS de la Grand'Combe, l'Etat s'est emparé de votre école, disent les dirigeants ecclésiastiques et de l'A.P.E.L. (1) et généralement, en bons ouvriers que vous êtes, vous vous révoltez, vous manifestez, vous créez une agitation qui sera profitable, pense le Clergé, à l'Enseignement Catholique tout entier. Que fait le Clergé pendant ce temps ? Est-il à vos côtés pour l'action ? Mgr l'Évêque de Nîmes inaugure tranquillement les « nouvelles » écoles libres de Bessèges (Gard).

Mgr Delay, archevêque de Marseille, inaugure en grande pompe la « nouvelle » école libre de Gréasque.

Le transfert des anciennes écoles à l'Etat s'est-il effectué avec agitation ? Non. Peut-être les conditions financières étaient-elles particulièrement avantageuses ? Ou bien a-t-on jugé à cet ukase infame, il a vraisemblablement été ultérieurement classé comme délateur (encore qu'à mon avis cette délation la fit plus ignoble que toute autre).

Il paraît que la France, nation occidentale, fait partie des terres de démocratie et de liberté, par opposition au totalitarisme hitléro-stalinien, mais tous les jours le totalitarisme policier s'implante par de nouvelles tentacules.

C'est ainsi que la presse relate, sans commentaires, une proposition que M. Robert Lecourt aurait l'intention de faire au conseil des ministres (au moment où ces lignes paraîtront ce sera peut-être déjà un projet de loi ou même un décret).

D'après « Combat » le texte de M. Lecourt imposera aux médecins et sages-femmes :

1) de faire connaître les cas d'interruption de grossesses qu'ils auront constatés ;

2) de déclarer obligatoirement les agissements des avorteurs au président de l'Ordre des médecins qui communiqueront ces renseignements au procureur de la République.

On se souvient du tollé qui avait accueilli une décision plus anodine lorsque le gouvernement avait cru pouvoir relever les médecins du secret professionnel dans les affaires d'avortement, les autorisant, sans osier envisager d'en faire une obligation, à dénoncer les auteurs d'avortements, sans toutefois pouvoir dénoncer les « opérées » elles-mêmes.

Garry Davis est condamné à huit jours de prison pour « infraction à la loi sur les étrangers ».

Malgré l'effort de ses avocats, malgré le témoignage de « l'intellectua », malgré la bonne volonté honnasse d'un président débonnaire, la loi, l'anonyme, la loi hideuse et froide comme le couperet d'un boucher, a condamné un homme dont le « crime » consiste à se solidariser avec la paix.

Procès odieux, verdict ridicule.

Attention, la loi demain peut de nouveau jouer. Si Davis reste Davis — et pour notre part nous en sommes sûrs — la loi sera là, de nouveau, toute prête à accomplir son infâme besogne, de nouveau à la disposition de l'oppression, et l'homme du Vel d'Hiv, l'homme au blouson, l'homme aux yeux clairs aura pour rester lui, une rude bataille à mener.

Travailleurs, militants, libertaires, entre l'homme en révolte contre le crime et la loi idiote et bestiale dressons le barrage de nos volontés associées.

J.

Tous à la Mutualité

NOTRE FEDERATION Anarchiste organise, grande salle de la MUTUALITE, un vaste rassemblement des hommes décidés à soutenir la révolution de l'individu, contre l'oppression des systèmes, des Etats, des clans idéologiques, créateurs des psychoses de guerre.

En se refusant à porter l'uniforme, Moreau et ses amis ont affirmé leur volonté de rompre avec la servilité d'une masse moutonnière, avec la lâcheté qui caractérise leurs « chefs ».

Les anarchistes, défenseurs de toutes les libertés, opposés à toutes les contraintes étatiques, se devaient de se placer à la tête de ceux qui veulent arracher les objecteurs de conscience aux juges militaires.

Sans rien renier de ses conceptions de lutte contre la guerre, qu'elle considère comme devant être économique et sociale, notre Fédération Anarchiste salut dans les condamnés du CHERCHE-MIDI, le symbole de la révolte des hommes contre la guerre atomique qu'on nous prépare.

A la MUTUALITE, nous clamrons notre volonté de juguler la guerre par la suppression du nationalisme chauvin, du capitalisme exploiteur, de l'Etat et de son appelle de répression : l'armée.

A la MUTUALITE, nous appellerons tous les esprits libres à s'unir à la FEDERATION ANARCHISTE pour travailler à l'émancipation économique et sociale de l'homme, seule voie pouvant pratiquement conduire à la Paix mondiale.

HIROSHIMA

Nous publions, à la page 3, deux lettres qui nous ont été envoyées par nos camarades anarchistes du Japon, victimes du bombardement atomique d'Hiroshima.

Traduites du japonais en espéranto et de l'espéranto en français par notre camarade Champs, nous avons tenu à en



respecter l'esprit et la lettre. Nos lecteurs, à travers leur style un peu naïf pour des Occidentaux, mais combien vrai et émouvant, vont pouvoir se rendre compte de la terrible vérité que l'on cherche, aujourd'hui, à dissimuler. N. D. L. R.

Grand Meeting de Solidarité

TOUS UNIS POUR :

la libération de MOREAU et de tous les objecteurs de conscience emprisonnés — l'abrogation du service militaire obligatoire
sous la présidence de Louis LECOIN
avec Ch.-A. BONTEMPS, André BRETON, Frank EMMANUEL, JOSPIN, Ed. ROTOT, FONTAINE, JOYEUX
et la présence assurée de GARRY DAVIS

JEUDI 13
Octobre
1949
à 20 h. 30

Grande
Salle
de la
Mutualité

LES RÉFLEXES DU PASSANT



Redressement

tres durcissent. Alors, vous comprenez, se redresser avec des modérés rigides et des rigides modérés, ou si vous préférez des antidirigistes dirigistes, et des dirigistes antidirigistes...»

J'en savais assez et pris congé. J'étais d'ailleurs passablement fourbu et j'avais hâte de retrouver mon lit. Hélas ! trois fois hélas ! ma femme qui elle aussi s'occupait de politique, s'est brusquement redressée et me jetant un coup d'œil furibond :

« Et alors, ce redressement, c'est pour quand ? »

OLIVE.

LES ATROCITÉS

(Suite de la première page)

on penser de leurs chefs qui ne pouvaient pas ignorer leurs crimes. Aurait-il été redressement moral, et Poinçot-Chapuis, la vertueuse, s'est en son temps inquiétée du redressement de la nationalité, c'est-à-dire... Bref, vous m'avez compris !

Affiches et radios, journaux, discours, proclamations, de toute part ce mot jaillit, c'est le mot du jour, c'est le grand mot.

Et chacun de s'acharnir. Mon voisin, qui est chevalier du Mérite agricole et économiquement faible de son état, me crie au passage :

« Sans redressement financier, rien à faire. Et la bourse n'est pas encore dans le domaine ! »

En attendant c'est lui qui est bâti. Il part en agitant sa canne vers le marché de la Bastille, où il espère bien découvrir quelques troncons de choux.

Un marchand de beurre en gros m'a confié entre deux soupirs :

« Ce qu'il nous faut, c'est un redressement moral. Voilà. Les ouvriers ne veulent plus travailler ! Hélas ! comment vous voulez qu'on y arrive ? »

Et il s'enfouira dans sa Packard.

Dans le métro j'avise un travailleur.

Il est coincé entre une valise et un vêtement fêlé.

« Le redressement, gémît-il ! Mais, voyons, c'est un redressement politique qui assurerait l'indépendance de la France. » Et il me sort : « Humanité ! Je me glisse derrière le ventre et n'insiste pas. Pourtant, à mes côtés, je repère un zazou d'un type acheté chez Cheuvre au vent, collier, chaussettes à cercles, caca-d'oie, pantalon fuséau et veste de velours gris-souris-fatigué.

« La France, me confie-t-il, doit retrouver son indépendance, sa grandeur. Et le redressement suivra et vive de Gaulle, Monsieur ! »

D'un extrême je tombai dans l'autre et curieusement l'équilibre se rétablissait ! En attendant, pour ne pas perdre le mien, je me rattrapai au chapéau d'une dame. J'étais arrivé Chambre des Députés. Et M. Quellie, toujours souriant, me reçut dans son bureau.

« Le redressement ? Hé ! hé ! c'est assez délicat — vous comprenez — entre les deux mon cœur balance. Mon ami Moch, par exemple, qui hier encore ne parlait que mesures énergiques, se ramollit à en devenir aussi souple qu'une pêche... Et... et les autres ?

P.-S. — Nous apprenons que la Fédération nationale des Déportés, Internés, Résistants et Patriotes « élève une énergie protestation auprès du ministre de la Défense nationale contre l'envoi en Indochine des militaires de carrière, anciens déportés ». A

Et pourtant, il semblerait plus naturel d'utiliser les moyens à leur disposition malgré les culottes d'eau, « les pourriétés », les affaiblissements, les moins amicaux, les mégalomanies et les cons sanglants, faire cesser l'ignoble et ruineuse tuerie.

Et l'on fait donc toute la maffia :

De Gaulle à Bordeaux : « L'unité nationale implique qu'on en finisse avec la querelle de l'Ecole qui agite tant le moyen des sacrements. Elle fait croire aux parents que l'enseignement catholique est païen, sachant que la grosse majorité des parents ignorent beaucoup de choses de la véritable culture.

Evidemment, pour des petits, savoir écrire, lire, compter, c'est bien. Mais les grands doivent s'élever à des pensées infinitésimales plus vastes, plus éclairées, plus comprehensives.

Or, l'école catholique dit à ces jeunes gens : « Les catholiques seuls sont es-

cercer, à tout éventail, à être gratifiés.

Et l'on fait donc toute la maffia :

« Savoir armer les énergies avant d'arrêter les bras ». Cet article vous a montré que l'école catholique a entrepris de le faire ainsi sur une vaste échelle.

Et pas bête, le petit plan de trois ans !! Les généraux préparent la guerre, ils le disent et le font comprendre, pour cette date ! Alors, les avantages accroissent les resteraient.

Grâce au mensonge, à l'agitation, mineurs, serez-vous dupes jusqu'au bout ?

Vous ferez-vous fuir ou empêtrerez-vous dans le jeu ?

Non, n'est-ce pas ? Quelques-uns d'entre vous, moins avoués que le prestige de l'Eglise, ont compris un peu et se retirent : « Essuyons, disent-ils —

— 1^{er} octobre — de nous organiser dans les baraquements mis à notre disposition.

Et au bout, on est forcément un paranoïaque.

Cette fois encore, les juges se sentent rassurés.

Jean-Claude PIGUET.

les objecteurs de conscience en Suisse

De Lausanne, nous apprenons que Gh. Apothéloz, l'un des animateurs de la Compagnie des Faux-Nez, qui donna cet été au théâtre de l'Atelier, deux représentations sur un thème de Sartre, sera jugé prochainement par un tribunal militaire, pour avoir refusé de servir.

L'an dernier déjà, les juges suisses avaient condamné notre camarade à trois mois d'emprisonnement avec sursis. Et nous croyons savoir qu'Apothéloz n'a dû ce succès qu'à la mansuétude du... psychiatre ! Evidemment. Pour sa défense, il aurait dû présenter quelques solides arguments chrétiens. En Suisse, on a le respect de la « vie intérieure ». (L'intérieur de quoi, on se le demande). Plus modeste, il a déclaré qu'il n'avait aucune envie de casser la queue aux hommes, ni de se faire casser la sienne. Paroles inadmissibles. Quand on veut être logique just-

POLICE ET MÉDECINE

(Suite de la première page)

Le gouvernement, dans sa candeur, oubliait que le secret médical existait avant qu'existent lois ou législateurs. Il s'agit d'une obligation morale et non d'une vulgaire obligation légale. Là, comme en beaucoup d'autres domaines, la loi apporte une inutile sanction à un état de fait. Aussi, non seulement l'extravagante prétention gouvernementale fut-elle saluée de protestations indignées de la part de quelques personnalités médicales marquantes (dont je crois le Professeur Balthazard ?) mais encore considérée dans la pratique comme nulle et non avenue par la quasi-totalité (peut-être même la totalité ?) du corps médical.

C'est sans doute cette répugnance des médecins à se faire pourvoyeurs de prisons qui chagrine M. Lecourt. D'où ce nouveau projet qui doit mettre la médecine au service de la police.

Quelle sera cette fois la réaction des corps médical et de ses guides ? Les médecins français auront-ils à cœur de résister des hommes ou bien accepteront-ils de faire un métier de hic, ou plus précisément d'indicateurs de police, de mouchards ?

Nous voulions espérer que malgré la veulerie contemporaine, ils sauront résister contre cet avilissement sans nom et faire échec à cette tentative historique. D'EUBE.

LA GRAND' COMBE

(Suite de la première page)

Tant d'histoires donc, pour quelques mois et seulement pour quatre classes. Car, n'est-ce pas, les autres n'appartiennent plus à l'Ecole Libre depuis un an déjà — et personne n'en était mort !

Soyez prudents, mineurs de la Grand' Combe. Bientôt on exigera de vous la révolution contre le gouvernement, et la lutte contre les troupes. M. Martinic l'a dit au meeting, villa Béchard : « L'heure du départ de la police sonnera celle de notre retour dans les écoles qu'on nous a prises. »

Soyez prudents, car alors A. P. E. L. et Clergé vous « lâcheront » adroitement, et vous laisseront les torts : ils diront « que voulez-vous, ce sont de braves gens indignés ; ils dépassent la mesure ; nous ne pouvons les empêcher. »

En même temps, en effet, ces renards se préparent à tirer avantage de la situation que vous créez. Mgr Delay à Greasque disait déjà, et c'était une manière de tendre la main, d'essayer l'amorce de conversations, de marchandages :

« J'affirme qu'aucun homme d'Etat en notre pays n'aurait le courage de faire l'expérience suivante : subventionner pendant trois ans par exemple les écoles libres au même titre que l'enseignement public. Ne sait-ce que pour voir qu'iraient les préférences des parents. On est trop sûr que l'expérience tournerait à l'avantage des Ecoles Libres, il faut les réduire, car ils sont trop puissants, trop exigeants, ils empêchent de faire cesser les abus. »

Et l'école publique qui aura payé n'aura que les vieux bâtiments — et la réputation de vous avoir volés.

Elle aura même, en plus, hérité des professeurs libres nationalisés — dont certains lui seront hostiles absolument.

Les pauvres, l'Ecole dira probablement, comme cela eut lieu ailleurs : c'étaient des païens.

Au fond, l'Etat rend service à l'Ecole Libre par le moyen de ces événements.

Il oublie la fidélité à Pékin ; il oublie les massacres des protestants par les catholiques au 16^e siècle. Les catholiques disaient alors : « Les protestants, il faut les réduire, car ils sont trop puissants, trop exigeants, ils empêchent de faire cesser les abus. »

L'Ecole oublie qu'au 17^e siècle, selon les documents des Archives Nationales, les catholiques d'une grande ville ont organisé des bagarres pour former sa seule école non religieuse qu'un instituteur avait ouverte.

L'école catholique est puissante parce qu'elle s'appuie sur la fortune, du moins sur l'aide des classes fortunées, sur la puissance et le nombre des familles, qu'elle tient sous sa coupe par la moyen des sacrements. Elle fait croire aux parents que l'enseignement catholique est païen, sachant que la grosse majorité des parents ignorent beaucoup de choses de la véritable culture.

Evidemment, pour des petits, savoir écrire, lire, compter, c'est bien. Mais les grands doivent s'élever à des pensées infinitésimales plus vastes, plus éclairées, plus comprehensives.

Alors, soyez logiques. Chassez vos réflexes qui vous entraînent et vous exploitent. Prenez l'école vraiment à vous. Mettez-y des professeurs qualifiés de votre choix. Au besoin, une annonce dans les journaux vous donnerait des candidats dont vous vérifieriez le bon esprit. L'Académie ne peut qu'accepter. Et pourquoi pas, même, des professeurs d'Etat ? Il en est, beaucoup, très respectueux des croyances d'autrui. Ces deux dernières formules vous donneraient satisfaction et votre statut se rétablirait : école à vous, école gratuite.

Vous y gagnerez et vos enfants aussi, mieux formés, en outre, à aimer leur prochain, même au-delà des frontières.

timables ; les Français seuls sont des gens de valeur ! »

Elle ajoute, pour les empêcher de se former à des vues plus humaines : « Je vous défends de lire tels livres ; ils sont mauvais ; si vous feriez perdre la foi, le seul bien qui compte, et sans lequel vous irez en enfer ». Elle ne donne ainsi qu'une culture trouquée, faussée, d'où n'émergent, et bien souvent trop tard, que des esprits particulièrement vigoureux.

L'Ecole dit encore : « L'Ecole libre seule forme une morale saine, solide. Elle le prouve ici ! »

Et la République du Sud-Ouest » du 24 juillet précise : « Antoine Pine, 25 ans, professeur à l'Ecole Saint-Stanislas de Carcassonne (séminaire), « vient d'être arrêté. Il est accusé d'attaquer les moeurs sur le quinzième et d'enfants. Il a reconnu les faits. »

Et bien ! chers mineurs de la Grand' Combe, qu'en pensez-vous ? Savez-vous tout cela ?

Dieu lui-même vous a donné tort : Dieu lui-même vous a donné tort : la pluie a refroidi votre défilé. Votre chant « Ce n'est qu'un au revoir » en était tout triste.

Et le puits Ricard inondé — à cause du feu — les puits du Gouffre et de Oulles fermés pour émancipation.

Car, n'est-ce pas Dieu qui vous accuse ? Personne n'aurait eu l'idée d'un tel sabotage, qui amènerait le chômage, et avec la faim, un peu plus de colère et d'agitation ?

Alors, soyez logiques. Chassez vos réflexes qui vous entraînent et vous exploitent. Prenez l'école vraiment à vous. Mettez-y des professeurs qualifiés de votre choix. Au besoin, une annonce dans les journaux vous donnerait des candidats dont vous vérifieriez le bon esprit. L'Académie ne peut qu'accepter. Et pourquoi pas, même, des professeurs d'Etat ? Il en est, beaucoup, très respectueux des croyances d'autrui. Ces deux dernières formules vous donneraient satisfaction et votre statut se rétablirait : école à vous, école gratuite.

Vous y gagnerez et vos enfants aussi, mieux formés, en outre, à aimer leur prochain, même au-delà des frontières.

(1) Association des parents des Ecoles Libres.

Déclaration de Garry Davis devant le Tribunal le 4 octobre 1949

I L y a huit jours, quand j'ai demandé la remise de cette affaire, aimé de préparer ma défense, j'ai involontairement donné prise à un malentendu.

Je vais, tout d'abord, m'efforcer de démontrer qu'il existe, en réalité, à mon entendement, deux chefs d'accusation, contre lesquels je suis accusé : intentionnellement, à la loi concernant les étrangers en France ; le second, la condamnation d'un homme qui, par un acte, proteste contre une injustice perpétrée par un Etat souverain.

Et alors, si l'accusation m'a démonté ce qui précède et a effacé tout malentendu, je n'en serais pas moins coupable sur ces deux chefs d'accusation, contre lesquels je n'ai aucune défense à présenter. Car, en fait, je suis en France un étranger dépourvu de papiers d'identité ; et aussi, je proteste activement contre l'injustice exercée par un Etat souverain.

On attendra, dans un second que de reconnaître que mon inculpation s'est produite au moment précis où j'ai essayé de démontrer ce droit fondamental de l'esprit humain, malgré le fait que j'ai été toléré pendant un an, sans papiers, par les mêmes autorités devant lesquelles je me trouvais au jugement.

Peut-être dira-t-on que cette question des Droits de l'Homme, ces manifestations concrètes de fraternité et vous expliquent. Chassez vos réflexes qui vous entraînent et vous exploitent. Prenez l'école vraiment à vous. Mettez-y des professeurs qualifiés de votre choix. Au besoin, une annonce dans les journaux vous donnerait des candidats dont vous vérifieriez le bon esprit. L'Académie ne peut qu'accepter. Et pourquoi pas, même, des professeurs d'Etat ? Il en est, beaucoup, très respectueux des croyances d'autrui. Ces deux dernières formules vous donneraient satisfaction et votre statut se rétablirait : école à vous, école gratuite.

Et alors, soyons logiques. Chassez vos réflexes qui vous entraînent et vous exploitent. Prenez l'école vraiment à vous. Mettez-y des professeurs qualifiés de votre choix. Au besoin, une annonce dans les journaux vous donnerait des candidats dont vous vérifieriez le bon esprit. L'Académie ne peut qu'accepter. Et pourquoi pas, même, des professeurs d'Etat ? Il en est, beaucoup, très respectueux des croyances d'autrui. Ces deux dernières formules vous donneraient satisfaction et votre statut se rétablirait : école à vous, école gratuite.

Et alors, soyons logiques. Chassez vos réflexes qui vous entraînent et vous exploitent. Prenez l'école vraiment à vous. Mettez-y des professeurs qualifiés de votre choix. Au besoin, une annonce dans les journaux vous donnerait des candidats dont vous vérifieriez le bon esprit. L'Académie ne peut qu'accepter. Et pourquoi pas, même, des professeurs d'Etat ? Il en est, beaucoup, très respectueux des croyances d'autrui. Ces deux dernières formules vous donneraient satisfaction et votre statut se rétablirait : école à vous, école gratuite.

Et alors, soyons logiques. Chassez vos réflexes qui vous entraînent et vous exploitent. Prenez l'école vraiment à vous. Mettez-y des professeurs qualifiés de votre choix. Au besoin, une annonce dans les journaux vous donnerait des candidats dont vous vérifieriez le bon esprit. L'Académie ne peut qu'accepter. Et pourquoi pas, même, des professeurs d'Etat ? Il en est, beaucoup, très respectueux des croyances d'autrui. Ces deux dernières formules vous donneraient satisfaction et votre statut se rétablirait : école à vous, école gratuite.

Et alors, soyons logiques. Chassez vos réflexes qui vous entraînent et vous exploitent. Prenez l'école vraiment à vous. Mettez-y des professeurs qualifiés de votre choix. Au besoin, une annonce dans les journaux vous donnerait des candidats dont vous vérifieriez le bon esprit. L'Académie ne peut qu'accepter. Et pourquoi pas, même, des professeurs d'Etat ? Il en est, beaucoup, très respectueux des croyances d'autrui. Ces deux dernières formules vous donneraient satisfaction et votre statut se rétablirait : école à vous, école gratuite.

Et alors, soyons logiques. Chassez vos réflexes qui vous entraînent et vous exploitent. Prenez l'école vraiment à vous

A Hiroshima, les habitants qui avaient pu trouver à se loger en province, pour éviter la densité de la ville et ses dangers, étaient déjà partis tandis que la population restante vivait dans la crainte, s'exposant à chaque instant à la possible grande attaque aérienne. Dans l'intervalle, on se disait qu'aujourd'hui ayant passé aisément, demain se passerait encore bien de même ; avec cet optimisme on se rendait sur son lieu de travail.

Dans la matinée, je déjeunais devant ma table, le temps était beau.

Dans la ville, on prenait des précautions contre les bombardements que l'on sentait proches, détruisant par endroit des groupes d'habitations par trop denses. Pour effectuer ce travail, étaient mobilisés des soldats, des étudiants et des paysans régionalisés. Il régnait chez eux un sentiment d'oppression et de persécution en même temps tous entrevoient la fin possible de la guerre.

La position où est tombée la bombe était le centre de la ville, à proximité de la préfecture, dont les alentours étaient en voie de démolition. Quelques milliers d'hommes travaillent là en enterrant les victimes.

La deuxième colonne de l'armée du front occidental se rassemblait, attendant l'ordre d'entrer dans la caserne, sur la place dite « de parade », à proximité du centre de l'explosion. Elle a été exterminée avant de partir pour le front ; après cela, je n'ai retrouvé à cet endroit qu'un amas de ferraille rouillée.

Dans les écoles, c'était la récréation matinale. Après, dans les cours, dans l'affolement général, on ne retrouvait plus que de pauvres petits cadavres



tombés les uns sur les autres, à peu près comme des poissons frits, dans une assiette. Les parents essayaient de retrouver leurs chers petits, calcinés. Quelle tragique scène cela était !

Tout au long des rues, ce n'était que des corps morts jonchant le sol, tombés dans leur lutte éperdue, assiégés par la fumée et l'immense brasier.

Partout, sur les sept canaux traversant la ville, flottaient des multitudes de cadavres projetés là, qui semblaient, sur l'eau tranquille, être d'effrayants tonneaux.

Le plus poignant des récits, c'est celui vécu par ceux qui retrouvaient un membre de leur famille, coincé sous les décombres de leur maison, gémissant, et dont il était impossible de tirer le corps, cependant que l'immense brasier, petit à petit resserrait son étau. Hélas ! s'élevaient les cris d'appel au secours des êtres chers, cependant que les poutres ou des blocs de maçonnerie pénétraient dans les chairs de leurs membres.

Et voici l'immense feu dévorant tout.

Personne ne peut porter secours. La seule solution est de mourir là, auprès de l'être cher, dans les flammes, cependant que les victimes hurlent : « Fuyez, je vais mourir ici, fuyez ! ».

Mais on ne peut se résigner à fuir, délaissant l'être aimé. Certains, à plusieurs reprises, essayent de s'enfuir, faisant taire leur conscience, mais en vain ; bientôt ceux-là revenaient sur les lieux et se précipitaient dans l'immense brasier, partageant le sort de leurs chères victimes. D'autres finissaient par se convaincre et fuient, avec cependant une douleur atroce, si l'isolent, leur vie durant, rongés par le tourment.

De cette manière, en un instant, toute la ville d'Hiroshima s'écroule en ruine. Peu après toutes les voies menant hors de la ville sont pleines de îles de réfugiés, courant, perdues. Tous sont blessés par les brûlures atroces, causées par la radio-activité atomique. Tous sans exception ont des allures étranges, entourant leur tête des deux bras, jusqu'à la hauteur des yeux, les mains posées sur les épaules. Ces figures ont l'aspect des fantômes de fiction. Leurs vêtements pendent en lambeaux, à demi-brûlés, couvrant des corps presque nus.

Ils se tiennent étrangement à cause de leur terreur sans borne et des souffrances occasionnées par les brûlures.

A l'extérieur de la ville, on fut rapidement au courant par l'arrivée des réfugiés. Des usines, des champs, tous accoururent porter secours. Les réfugiés furent accueillis dans les écoles, les temples, les usines, les médecins, dirigés sur des centres d'accueil.

Les paysans ont contribué à l'œuvre humanitaire en apportant du riz prélevé sur leurs insuffisantes réserves, le faisant cuire et le distribuant aux victimes pendant des jours et des nuits, sans se lasser, pendant que d'autres donnaient des soins.

En réponse à l'appel, lancé par la population « Sauvez Hiroshima ! », tous apportèrent sans épargne, vêtements et couvertures.

Tout est ruiné : Mairie, préfecture, bureaux de police, palais de justice, les communications sont rompus, la distribution régulière des rations de nour-

HIROSHIMA

L'hécatombe atomique

Lettre de la camarade Sadako Kuriara

Membre du Conseil Local de la Fédération Anarchiste Japonaise

L'EFFRAYANTE explosion de la bombe atomique lancée au-dessus d'Hiroshima, le 6 août 1945, à 8 h. 30, fut une féroce hécatombe, un massacre épouvantable, perpétré par ceux-là mêmes qui prétendent représenter la première civilisation du monde.

Sur l'immense détresse de ces populations qui en est résultée, ont été écrits un livre intitulé « Hiroshima », par l'Américain John Hersey, ainsi que quelques articles publiés par des Japonais sur leurs épreuves passées.

A la demande des camarades français, j'écris ici, me rapportant uniquement à ma mémoire. Je ne peux parler de ce sujet sans souffrir douloureusement dans mon cœur. Mais je tiens à dire à tous les camarades de France, qu'en ces tragiques circonstances, la population a agi d'une manière anarchiste, selon sa propre initiative, et au milieu d'une destruction sans limite. Je veux, par cela même, fortifier votre croyance au contact de la mienne, en la réalisation de notre idéal.

La situation est arrêtée. Naturellement, aucun ordre, aucun secours du gouvernement central !

La population a donc démontré sa grande solidarité et son autonomie dans ses actes librement organisés.

Aux réfugiés, la nourriture fut distribuée sans limite ainsi que les soins,

tous se mettant librement à leur service.

Cependant, devant le torrent de victimes, gravement blessées, il fut impossible d'aider tous les survivants restés dans les décombres de la ville, gémissant, s'effondrant dans les latras de briques et de tuiles, avec sur leurs pauvres épaulas, le brûlant soleil d'août. Aussi après quelques jours, s'allongeait la liste des morts.

Dans la nuit, Hiroshima prenait un aspect plus terrifiant encore, entouré de monts en feu éclairant toute la ville en ruine, tandis que dans celle-ci, on incinérait les cadavres dans un feu crémaire de Gehenna qui brûlait chaque nuit.

Dans les hôpitaux ou autres lieux de secours, on voyait un spectacle affreux. On y trouvait des géants grotesques ; c'était des morts dont le corps brûlait, à cause de l'hydropisie, prenant un volume de presque trois fois la normale, et dont les cheveux étaient calcinés ; on ne pouvait même plus distinguer le sexe.

Ils étaient allongés en tas jusque dans les cours, avec auprès d'eux, des mourants criant sans cesse : « A boire, donnez-moi de l'eau ! ». Les secours étaient impossibles, on ne pouvait ni leur distribuer à boire ni à manger, et les délinquants hurlaient comme des loups sur un ton aigu ; il vibrait une atmosphère surprenante et terrifiante.

Les survivants d'Hiroshima ont vécu dans la crainte de nouvelles menaces, soignant les blessés, enterrant ou brûlant les cadavres, jusqu'au 15 août, jour de la capitulation subite du Japon vaincu.

Après cette période, les organismes de l'autorité : chancelleries urbaines, préfecture, bureaux de police, relâchèrent, n'ayant plus la crainte des attaques aériennes. Ensuite la sécurité de la propriété fut garantie, et remise en place, l'ordre régnant.

Quel était alors l'état d'esprit de la population ? Nous avons vu que, livrées à elles-mêmes, les masses se dirigeaient par elles-mêmes, pratiquant la solidarité. Mais dès que réapparut l'appareil gouvernemental, ce fut la mise en réserve des biens privés.

Dans sa candeur, la population avait donné sans réserve, vêtements, nourriture, répondant à l'appel : « Sauvez Hiroshima ! ». Avec le rétablissement de l'autorité centrale, elle vint dans les guignes chercher les choses de valeur, pénétrant dans les maisons à demi-détruites volant tout ce qui était encore utilisable, enlevant avec des poussettes, sans se cacher, meubles et matériaux de construction.

Bureaucrates et militaires, il est vrai,

donnaient l'exemple, usurpant les réserves militaires et sous le prétexte d'en disposer pour la population, les vendant, gagnant ainsi beaucoup d'argent.

A la suite de ces injustices, se sont rétablis et prospérés à Hiroshima, les offices gouvernementaux, banques et



sion : le plafond, les portes et fenêtres, mais pas terriblement.

Après la chute du Japon, nous avons tout de suite essayé d'entrer en relation avec des camarades, pour nous organiser ; mais la plupart avaient épousé leur énergie et ne pouvaient plus s'enthousiasmer.

Ne pouvant non plus communiquer avec les camarades de Tokio, nous décidâmes donc préférable de ne pas nous dévoiler directement en tant que mouvement anarchiste, mais de lutter pour fracasser le féodalisme et le centralisme dans les provinces, pour pouvoir nous régir autonomement, en communistes libertaires.

Donc, en octobre 1945, nous fondions la Fédération Culturelle Japonaise de la région Centre. Depuis mars 1946, nous éditions une revue mensuelle : « Tchugoku » (Culture). Cet organe a changé de nom (actuellement « Liberté »), il remplit le rôle d'organe culturel de la Fédération Anarchiste Japonaise et en même temps nous éditons « Hiroshima Heimin Chimbū », organe local. Le dernier porte le numéro 48, il aide d'une façon pratique notre mouvement dans la région d'Hiroshima.

Notre mouvement a subi une interruption de 10 ans. Cependant, après la guerre, nous avons travaillé 4 ans, battant un sentier très épique, mais actuellement la semence de l'anarchisme germe parmi les jeunes, pas tellement dru, mais vigoureusement, sainement.

Je remercie et salut avec amour et estime, les camarades français qui se préoccupent du mouvement à Hiroshima et des dégâts atomiques. Je termine ici ma lettre.

P. S. — Ayant connu par notre journal « Heimin Shimbū », le mouvement anarchiste en France, contre le barbare hitlérien pendant la dernière guerre, j'en suis touché et combien encouragé, vous ne pouvez l'imaginer.

Mon esprit se fortifie de savoir que maintenant nous vivons ensemble unis par une camaraderie fraternelle et en même temps par une forte haine contre nos autorités.

De la lointaine Hiroshima.
La camarade Sadako KURIARA,
Membre du Conseil local
de la Fédération Anarchiste
du Japon (Région Centre)
Juin 1949.

SOUVENIR

Victime de la bombe atomique d'Hiroshima

Je dois sans doute attribuer à la radio-activité de la bombe atomique, le fait que je sens mon corps tout pesant, que ma tête s'enfle de vésicules aquéuses, car j'étais au dehors, le matin de l'attaque aérienne et à ce moment, mon bonnet ayant été chassé, j'ai été choqué à la tête par une énorme chaleur.

J'étais comme sur des épines. Je pris une température qui était de 38°5. Mes

blessures locales me faisaient souffrir comme des multitudes de piqûres. Je me mis au lit et dans mes rêveries, j'imagine les attitudes de mon fils brûlé à mort, atomiquement, alors qu'il était étudiant au premier lycée d'Hiroshima.

Le matin même, il était de service dans l'équipe de travailleurs formée par les étudiants de son école, tout près du centre de l'explosion.

Deux heures après le bombardement il était revenu à la maison avec un aspect on ne peut plus cruel, le corps entièrement brûlé. Ma souffrance est bien petite et incomparable auprès de ce que fut la sienne. C'était indubitablement un être bien éduqué, instruit, mon cher enfant aimé était le cristal de ma famille.

J'étais comme sur des épines. Je pris une température qui était de 38°5. Mes

blessures locales me faisaient souffrir comme des multitudes de piqûres. Je me mis au lit et dans mes rêveries, j'imagine les attitudes de mon fils brûlé à mort, atomiquement, alors qu'il était étudiant au premier lycée d'Hiroshima.

Le matin même, il était de service dans l'équipe de travailleurs formée par les étudiants de son école, tout près du centre de l'explosion.

Deux heures après le bombardement il était revenu à la maison avec un aspect on ne peut plus cruel, le corps entièrement brûlé. Ma souffrance est bien petite et incomparable auprès de ce que fut la sienne. C'était indubitablement un être bien éduqué, instruit, mon cher enfant aimé était le cristal de ma famille.

J'étais comme sur des épines. Je pris une température qui était de 38°5. Mes

blessures locales me faisaient souffrir comme des multitudes de piqûres. Je me mis au lit et dans mes rêveries, j'imagine les attitudes de mon fils brûlé à mort, atomiquement, alors qu'il était étudiant au premier lycée d'Hiroshima.

Le matin même, il était de service dans l'équipe de travailleurs formée par les étudiants de son école, tout près du centre de l'explosion.

Deux heures après le bombardement il était revenu à la maison avec un aspect on ne peut plus cruel, le corps entièrement brûlé. Ma souffrance est bien petite et incomparable auprès de ce que fut la sienne. C'était indubitablement un être bien éduqué, instruit, mon cher enfant aimé était le cristal de ma famille.

J'étais comme sur des épines. Je pris une température qui était de 38°5. Mes

blessures locales me faisaient souffrir comme des multitudes de piqûres. Je me mis au lit et dans mes rêveries, j'imagine les attitudes de mon fils brûlé à mort, atomiquement, alors qu'il était étudiant au premier lycée d'Hiroshima.

Le matin même, il était de service dans l'équipe de travailleurs formée par les étudiants de son école, tout près du centre de l'explosion.

Deux heures après le bombardement il était revenu à la maison avec un aspect on ne peut plus cruel, le corps entièrement brûlé. Ma souffrance est bien petite et incomparable auprès de ce que fut la sienne. C'était indubitablement un être bien éduqué, instruit, mon cher enfant aimé était le cristal de ma famille.

J'étais comme sur des épines. Je pris une température qui était de 38°5. Mes

blessures locales me faisaient souffrir comme des multitudes de piqûres. Je me mis au lit et dans mes rêveries, j'imagine les attitudes de mon fils brûlé à mort, atomiquement, alors qu'il était étudiant au premier lycée d'Hiroshima.

Le matin même, il était de service dans l'équipe de travailleurs formée par les étudiants de son école, tout près du centre de l'explosion.

Deux heures après le bombardement il était revenu à la maison avec un aspect on ne peut plus cruel, le corps entièrement brûlé. Ma souffrance est bien petite et incomparable auprès de ce que fut la sienne. C'était indubitablement un être bien éduqué, instruit, mon cher enfant aimé était le cristal de ma famille.

J'étais comme sur des épines. Je pris une température qui était de 38°5. Mes

blessures locales me faisaient souffrir comme des multitudes de piqûres. Je me mis au lit et dans mes rêveries, j'imagine les attitudes de mon fils brûlé à mort, atomiquement, alors qu'il était étudiant au premier lycée d'Hiroshima.

Le matin même, il était de service dans l'équipe de travailleurs formée par les étudiants de son école, tout près du centre de l'explosion.

Deux heures après le bombardement il était revenu à la maison avec un aspect on ne peut plus cruel, le corps entièrement brûlé. Ma souffrance est bien petite et incomparable auprès de ce que fut la sienne. C'était indubitablement un être bien éduqué, instruit, mon cher enfant aimé était le cristal de ma famille.

J'étais comme sur des épines. Je pris une température qui était de 38°5. Mes

blessures locales me faisaient souffrir comme des multitudes de piqûres. Je me mis au lit et dans mes rêveries, j'imagine les attitudes de mon fils brûlé à mort, atomiquement, alors qu'il était étudiant au premier lycée d'Hiroshima.

Le matin même, il était de service dans l'équipe de travailleurs formée par les étudiants de son école, tout près du centre de l'explosion.

Deux heures après le bombardement il était revenu à la maison avec un aspect on ne peut plus cruel, le corps entièrement brûlé. Ma souffrance est bien petite et incomparable auprès de ce que fut la sienne. C'était indubitablement un être bien éduqué, instruit, mon cher enfant aimé était le cristal de ma famille.

J'étais comme sur des épines. Je pris une température qui était de 38°5. Mes

blessures locales me faisaient souffrir comme des multitudes de piqûres. Je me mis au lit et dans mes rêveries, j'imagine les attitudes de mon fils brûlé à mort, atomiquement, alors qu'il était étudiant au premier lycée d'Hiroshima.

Le matin même, il était de service dans l'équipe de travailleurs formée par les étudiants de son école, tout près du centre de l'exp

LE CONCERT

LES salaires ont perdu constamment du terrain par rapport aux prix, provoquant l'affaiblissement progressif du pouvoir d'achat des salariés», reconnaît Le Pour et le Contre, journal financier, du 30 septembre dernier. De leur côté, les patrons du C.N.P.F., par l'organe de M. Villiers, se déclarent prêts à réviser leurs positions sur les salaires. Ils réclament liberté d'action pleine et entière. En espérant bien que le problème du chômage doucera l'impatience des ouvriers. Tout le monde semble donc bien d'accord, y compris les centrales syndicales de toute couleur. Sauf... le gouvernement. Une fraction du gouvernement.

D'où cacophonie. Tous les ministres parlent à la fois et personne ne s'entend. Les uns sont pour une revalorisation des salaires dans le cadre des conventions collectives avec indemnité d'attente. Les autres contre une quelconque augmentation. Les troisèmes pour un minimum vital « garanti », donc une augmentation des « salaires anormalement bas ». Les quatrièmes pour le recul de l'examen des salaires et des prix jusqu'en décembre. Les cinquièmes jugent insuffisant les catégories

par NORMANDY

vissées par l'augmentation prévue. Ceux qui restent bavotent pour une baisse « effective » des prix de détail (5 %, ou 8 %, ou 10 %) récemment augmentés.

M. Auriol et M. Queuille consultent l'ermite qui s'est toujours trompé : M. Blum, M. Petsche est tout à sa dévaluation. M. Mollet joue du verbe et de la jambe. M. Mayer (Daniel) tire sa brasse au milieu des délégations ouvrières qu'il veut bien recevoir. Jusqu'au mitraillage polytechnicien Moch qui en arrive à estimer devoir examiner sans flâner à la clef les revendications des travailleurs. Ils s'apercouvent tous, soudain, que les 12.400 francs de minimum vital mensuel, reconnus, cadastres, légalisés, sont nettement insuffisants, que les chômeurs partiels et les économiquement faibles sont dans une situation désespérée et que si cela continue la corde finira par casser. En fin de compte, les militantes entonnent le grand air de la « baisse autoritaire », sachant bien que cela se traduira par une hausse générale de l'infinité variété des prix sur les marchés.

Du côté des centrales syndicales, même concert. Harmonie chez les « officiels » : augmentation des salaires sous forme d'une indemnité mensuelle d'attente en prévision d'une révision pourcentée et générale des salaires dans le cadre des conventions collectives, en repolarisant la hiérarchie, etc. La C.F.T.C. trahit jusqu'à l'établissement « d'une échelle mobile de la productivité » (?). Par contre les Autonomes, la C.N.T. et le Cartel national d'unité d'action syndicaliste réclament avec juste raison le retour aux conditions de vie de 1938 et l'écrasement d'une hiérarchie hypertrophie. Mais quels seront les moyens employés pour forcer le gouvernement à capituler ? Les uns sont pour la grève perpétuelle, les autres pour des délégations à jet continu au Ministère du Travail, les troisèmes pour une grève d'avertissement de 24 heures, les syndicalistes révolutionnaires pour la grève générale illimitée et immédiate. Ceux-ci seront-ils suivis ? La lecture du dernier communiqué du bureau confédéral de la C.G.T. nous laisse peu d'espoir.

On en est là. En pleine mélasse. En pleins soucis. Chez les marchands de tapis.

Pendant ce temps, le prolétariat, sans doute abasourdi par tant de discordance, tant de tintamarre, attend. On ne sait trop quoi quand le moment est venu. On ne peut plus adéquat pour l'action.

Les politiciens syndicalistes et autres auront-ils le dernier mot ?

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

L'usine aux ouvriers :: La terre aux paysans

La Dévaluation du Franc et la bataille ouvrière

LES dés sont jetés et le résultat n'est pas brillant. De l'aveu même des financiers et des économistes distingués, le sort des monnaies occidentales se jouera dans les semaines à venir. Voilà ce que déclare l'éditorialiste du « Monde » (21-9-49) au sujet de l'Angleterre, responsable de la dévaluation « en cascade » : « Il est vrai que le succès de la dévaluation va dépendre en grande partie du salariat. La partie jouée par Sir Stafford Cripps ne peut être gagnée en effet que si, par suite de la dévaluation, l'exportation s'accroît très sensiblement ; ce qui suppose d'une part le blocage des prix et des salaires, afin que les prix anglais restent avantageux sur les marchés extérieurs, et ce qui suppose en outre des produits plus rares sur le marché intérieur, puisqu'une plus grande partie de la production s'en ira à l'étranger.

Ce n'est pas tout. Il est bien évident que dans un pays dont l'industrie dépend si étroitement des importations et qui s'efforce à juste titre de maintenir coûte que coûte le plein emploi, la hausse des produits importés — prenons l'exemple du coton et des métaux non ferreux achetés aux U.S.A. — ne peut pas ne pas provoquer une hausse correspondante, si faible soit-elle, de

plusieurs produits destinés à la consommation intérieure ».

A des nuances près, M. Petsche, partisan du libéralisme économique, propose au prolétariat français ce que Sir Stafford Cripps, champion du dirigeant, injecte à dose massive au prolétariat anglais. Savoir : Blocage des salaires, production accrue, hausse du coût de la vie. Même résultat atteint par deux chemins différents et procé-
dés, tous exploiteurs. Sous prétexte de « sauvegarde du franc » — dont l'ouvrier n'a que faire — de « stabilisation économique » — plus qu'aléatoire — ils veulent nous faire accepter notre misère, nos taudis, nos vieux crevants d'inanition, nos espérances sans cesse bafouées, notre travail harassant et sans joie, leur armée pléthorique, leurs guerres et leurs escroqueries à faces multiples. Eh bien ! non, non et non. A nous de montrer que nous comprenons autrement le syndicalisme que les cheminots anglais.

Messieurs, vous avez joué. Vous avez perdu. A vous de payer maintenant. Place à la promotion ouvrière !

par J. BOUCHER

sé de l'épaule pour que tout le monument lézardé s'écroule. Ce que nous n'avons fait que répéter depuis 1944.

Et que fait-il ? En Angleterre, après la magnifique grève des dockers, le courant revendicatif avait fait fache d'huile. Cheminots, mineurs, en particulier, malgré l'avis des bureaux et du Congrès des Trade-Unions, s'étaient prononcés pour la grève perlée et une augmentation substantielle pour tous de 10 shillings par semaine (soit : 500 frs). LES CHEMINOTS VIENNENT DE RENTRER DANS LE RANG EN RETIRANT LEURS REVENDICATIONS. Ils se contentent d'exiger un MINIMUM VITAL de 5 livres par semaine, ce qui constitue un triomphe gouvernemental. On pourra longuement épiloguer sur les causes de cette désertion dans la lutte, rappeler les trahisons des cadres syndicaux, la politisation du T.U.C., la proximité des élections, etc... En fait, le recul des cheminots anglais est marqué au coin de la peur, une peur devant les responsabilités encourues, la peur de se trouver placé dans une situation révolutionnaire sans précédent.

Blocage des salaires, production accrue, hausse du coût de la vie, voilà ce que nous promet M. Petsche, tout souriant, tout plaisantin, le coup ne l'atteignant pas, lui. Et de prôner l'ascétisme, la vigilance patriotique, et tout à tout. Méme la menace cachée ; selon que la classe ouvrière de France acceptera ou non acceptera une nouvelle réduction de son pouvoir d'achat déjà rogné de 50 p. 100 par rapport à celui de 1938, une aggravation du chômage, un renforcement des cadences

capitalistes.

En France, pour calmer les esprits surchauffés, pour couper l'herbe sous le pied de ceux qui revendent, M. Petsche va lâcher mots aux dogues lancés à ses trousses. Une misère. Mais une misère jouant sur le terrain psychologique. Puis à nouveau : blocage des salaires, sans se soucier le moins du monde de la flambée des prix. Ainsi, les dirigeants de ce pays espèrent-ils sauver leur damné régime, régime où la fraction travailleuse (70 p. 100 de la population active) entretient un nombre restreint d'incapables et d'immobiles.

Que l'abolition, même partielle, des contingements et des droits d'entrée contribuera à aggraver le chômage existant, l'Industrie nationale n'étant pas en mesure, aussi bien sur le marché intérieur que sur le plan international, d'affronter les fabrications américaines qui bénéficient d'une technique supérieurement développée.

Pour ces raisons, et afin que les travailleurs ne soient pas les victimes des manipulations monétaires et du marasme économique inhérent au système capitaliste, la C.A. invite les chômeurs à se grouper dans des comités en liaison avec les syndicats C.N.T. pour exiger :

— L'ouverture d'un fonds de chômage dans toutes les localités ;

— Des allocations de chômage permettant de vivre décemment ;

— La gratuité des transports dans un rayon de 25 kilomètres ;

— En vue d'enrayer le développement du chômage et de la résorption, elle demanda la réduction de la semaine de travail qui, en aucun cas, ne pourra être supérieure à 40 heures ;

— L'application de l'échelle mobile aux salaires et traitements, après ajustement en prenant comme base ceux de 1938.

De plus, conscient du danger que représente l'arbitrage obligatoire, dont l'institution permettrait à des fonctionnaires d'appliquer la politique gouvernementale de freinage des salaires et de repousser les revendications de la classe ouvrière, la C.A. déclare s'y opposer formellement.

A la F.T.R.

Le Congrès National de la FEDERATION DES TRAVAILLEURS DU RAIL se tiendra les 8 et 9 octobre, Salle C, Sociétés Savantes, 28, rue Serpente, Paris (métro : Odéon). En raison de l'importance de ce congrès, tous les syndicats doivent se faire représenter. Présence assurée de délégations belges, espagnoles, anglaises, etc., ainsi que de journalistes de la presse amie.

HIROSHIMA Lettre de Jasuo JAMAMOTO

« Non plus, mais quelque chose de tout autre ! » répondit-il.

Cela doit être une nouvelle arme de haut effet, mon cerveau était plein de curiosité et de douceur.

Ayan appela un voisin, avec ma femme nous préparâmes un panneau de porte en guise de brancard, sur lequel nous mimâmes mon fils avec le lit, et nous le portâmes sur les épaules jusqu'à l'ambulance, qui se trouvait dans la tranchée, distante d'un kilomètre. En cours de route, la sirène d'alarme se mit à mugir, annonçant l'approche d'avions, mais sans plus nous préoccupaient, nous arrivâmes au poste de secours. Il y avait déjà là, entassées, une foule de blessés graves, attendant leur tour en une longue file, cependant qu'arrivait un médecin de l'armée. Il soigna mon fils en le badigeonnant d'huile. Au sujet du bras gauche, fendu comme la bouche, il dit : « Cette blessure se guérira bientôt naturellement », et il s'en fut vers d'autres blessés sans plus de soins. Nous le ramenâmes donc à la maison, réclamant en chemin de l'eau à boire, que je lui donnais de ma bouteille.

Quand nous le couchâmes dans ce qui restait de notre maison, il dit alors : « Je n'irai pas plus loin, mes chers parents ». Il semblait alors se tranquilliser et nous raconta calmement tout ce qu'il avait vécu en cet instant tragique. Il avait été comme tous l'objet de frayeurs inconnues.

« Comment as-tu pu revenir jusqu'à la maison dans ton état ? » lui demanda-t-il. « Je voulais vous tranquilliser, mes parents, et j'ai fait ce que je sais comment la gêne », répondit clairement mon fils.

Dans la nuit, il devint très calme mais implora à boire sans cesse. Je savais que dans son état lui donner trop d'eau n'était pas bon, mais ma femme, bon gré mal gré, lui en donnait selon sa demande. Il parlait peu dans son délire, et vraiment, alors, je ne désespérais pas.

La Nuit du "Libertaire"

C'est le 11 novembre qu'aura lieu la fête annuelle de notre cher « Lib ». Cette année, nous avons fait un effort exceptionnel afin de donner un éclat particulier à cette traditionnelle manifestation.

Un magnifique gala artistique avec les vedettes les plus connues du monde de la danse, du chant, du théâtre sera suivi d'un grand bal de nuit agrémente d'attractions.

Dès maintenant, retenez vos places !

Les cartes sont en vente au « Libertaire », 145, quai de Valmy.

C. L. E.

Réunion tous les jeudis du C. L. E., à 20 h. 45, salle des Sociétés Savantes, Paris-6. (Voir panneau affiche)

Dans les Métaux

Chez Mathis

MATHIS à Gennevilliers est une usine où il n'est guère agréable de devoir travailler pour gagner sa vie. Quelques minutes avant l'heure de sortie, M. Wépierre, le chef du personnel, émerge de son bureau pour faire le tour de l'usine. Il aperçoit quelques-uns s'y lavant les mains ou le visage, il vient le trouver et lui disant tout ce qu'elle savait sur ce sujet. Mon fils écoutait cela dans le ravisement, mais il demanda encore : « Est-ce que là aussi, il y a des confitures ? » Cette naïveté question nous surprit plus encore. « Bien sûr, il y a de douces confitures et tout ce que tu aimes s'y trouve », répondit-il, patiemment, se tenant devant la porte de Nation-2.

En un pathos amphigourique, déclara jalousement le secret, DÉpart, hédonomade des communistes de la R.A.

Progresser, c'est réaliser des utopies.
Oscar WILDE.

T.P., du 14 août, tente une lamentable réponse.

Le Lib avait écrit « le Kamarade Allyn ». DÉpart nous dit : « Kamarade est un mot boche ». En l'occurrence, nos noms sont orfèvres : ils sont bien placés pour connaître la grammaire de leurs amis de 39-40... Et pour nous, le K établit un rapprochement entre les langues russe et allemande. Nos « collabos » de 1940, malgré leur feinte colère, l'avaient d'autant mieux compris que, plus loin, nous parlions de « vodka ».

Et DÉpart traite B... et C..., conducteurs au Métro, de Kollaborateurs, de nazis.

Nos communistes, devenus patriotes,

militaristes — et cependant partisans acharnés de la paix, comprenne qui pourra — ont la mémoire courte.

En fait de nazis, nous avons souvenir d'une certaine affiche de la Fédération de la Seine du parti communiste, placardée en juillet 1940, où le populo était invité à « fraterniser avec l'occupant ». Nous avons souvenir d'une affiche de l' « irréprochable » Cachin, dénonçant la provocation que constituent les attaques contre les membres de l'armée allemande. Nous n'avons pas oublié la poignée de main de Staline à Ribbentrop, ni la signature du pacte germano-soviétique du 22 août 1939. Ni les reproches de Molotov à Hitler, au jour de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie, où le premier disait au second : « La Russie n'a pas mérité cela ; elle a rempli fidèlement ses engagements envers sa grande amie l'Allemagne ». Ni l'autorisation de la Seine du parti communiste, placardée en juillet 1940, où le populo était invité à « fraterniser avec l'occupant ». Nous avons souvenir d'une affiche de l' « irréprochable » Cachin, dénonçant la provocation que constituent les attaques contre les membres de l'armée allemande. Nous n'avons pas oublié la poignée de main de Staline à Ribbentrop, ni la signature du pacte germano-soviétique du 22 août 1939. Ni les reproches de Molotov à Hitler, au jour de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie, où le premier disait au second : « La Russie n'a pas mérité cela ; elle a rempli fidèlement ses engagements envers sa grande amie l'Allemagne ». Ni l'autorisation de la Seine du parti communiste, placardée en juillet 1940, où le populo était invité à « fraterniser avec l'occupant ». Nous avons souvenir d'une affiche de l' « irréprochable » Cachin, dénonçant la provocation que constituent les attaques contre les membres de l'armée allemande. Nous n'avons pas oublié la poignée de main de Staline à Ribbentrop, ni la signature du pacte germano-soviétique du 22 août 1939. Ni les reproches de Molotov à Hitler, au jour de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie, où le premier disait au second : « La Russie n'a pas mérité cela ; elle a rempli fidèlement ses engagements envers sa grande amie l'Allemagne ». Ni l'autorisation de la Seine du parti communiste, placardée en juillet 1940, où le populo était invité à « fraterniser avec l'occupant ». Nous avons souvenir d'une affiche de l' « irréprochable » Cachin, dénonçant la provocation que constituent les attaques contre les membres de l'armée allemande. Nous n'avons pas oublié la poignée de main de Staline à Ribbentrop, ni la signature du pacte germano-soviétique du 22 août 1939. Ni les reproches de Molotov à Hitler, au jour de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie, où le premier disait au second : « La Russie n'a pas mérité cela ; elle a rempli fidèlement ses engagements envers sa grande amie l'Allemagne ». Ni l'autorisation de la Seine du parti communiste, placardée en juillet 1940, où le populo était invité à « fraterniser avec l'occupant ». Nous avons souvenir d'une affiche de l' « irréprochable » Cachin, dénonçant la provocation que constituent les attaques contre les membres de l'armée allemande. Nous n'avons pas oublié la poignée de main de Staline à Ribbentrop, ni la signature du pacte germano-soviétique du 22 août 1939. Ni les reproches de Molotov à Hitler, au jour de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie, où le premier disait au second : « La Russie n'a pas mérité cela ; elle a rempli fidèlement ses engagements envers sa grande amie l'Allemagne ». Ni l'autorisation de la Seine du parti communiste, placardée en juillet 1940, où le populo était invité à « fraterniser avec l'occupant ». Nous avons souvenir d'une affiche de l' « irréprochable » Cachin, dénonçant la provocation que constituent les attaques contre les membres de l'armée allemande. Nous n'avons pas oublié la poignée de main de Staline à Ribbentrop, ni la signature du pacte germano-soviétique du 22 août 1939. Ni les reproches de Molotov à Hitler, au jour de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie, où le premier disait au second : « La Russie n'a pas mérité cela ; elle a rempli fidèlement ses engagements envers sa grande amie l'Allemagne ». Ni l'autorisation de la Seine du parti communiste, placardée en juillet 1940, où le populo était invité à « fraterniser avec l'occupant ». Nous avons souvenir d'une affiche de l' « irréprochable » Cachin, dénonçant la provocation que constituent les attaques contre les membres de l'armée allemande. Nous n'avons pas oublié la poignée de main de Staline à Ribbentrop, ni la signature du pacte germano-soviétique du 22 août 1939. Ni les reproches de Molotov à Hitler, au jour de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie, où le premier disait au second : « La Russie n'a pas mérité cela ; elle a rempli fidèlement ses engagements envers sa grande amie l'Allemagne ». Ni l'autorisation de la Seine du parti communiste, placardée en juillet 1940, où le populo était invité à « fraterniser avec l'occupant ». Nous avons souvenir d'une affiche de l' « irréprochable » Cachin, dénonçant la provocation que constituent les attaques contre les membres de l'armée allemande. Nous n'avons pas oublié la poignée de main de Staline à Ribbentrop, ni la signature du pacte germano-soviétique du 22 août 1939. Ni les reproches de Molotov à Hitler, au jour de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie, où le premier disait au second : « La Russie n'a pas mérité cela ; elle a rempli fidèlement ses engagements envers sa grande amie l'Allemagne ». Ni l'autorisation de la Seine du parti communiste, placardée en juillet 1940, où le populo était invité à « fraterniser avec l'occupant ». Nous avons souvenir d'une affiche de l' « irréprochable » Cachin, dénonçant la provocation que constituent les attaques contre les membres de l'armée allemande. Nous n'avons pas oublié la poignée de main de Staline à Ribbentrop, ni la signature du pacte germano-soviétique du 22 août 1939. Ni les reproches de Molotov à Hitler, au jour de la déclaration de guerre